

Wonder foule pour deux performeurs

Serge Olivier Fokoua

Numéro 126, printemps 2017

Risques et dérapages 1/2

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fokoua, S. O. (2017). Wonder foule pour deux performeurs. *Inter*, (126), 48–50.



WONDER FOULE POUR DEUX PERFORMEURS

► SERGE OLIVIER FOKOUA

La cinquième édition du festival RAVY (Rencontres d'arts visuels de Yaoundé) a rassemblé au mois de juillet 2016 à Yaoundé, au Cameroun, plusieurs artistes venus des quatre coins du monde. L'un des moments marquants de cet événement restera l'après-midi du samedi 30 juillet, ponctué par les performances des artistes Jelili Atiku du Nigeria et de Snake du Cameroun, au lieu-dit avenue Kennedy.

Le performeur Jelili Atiku était très attendu par les festivaliers, les organisateurs et les amateurs d'art performance, mais pas par le public : les populations de Yaoundé ne savent pas grand-chose de l'art performance. À la limite, elles ne savent même pas ce que c'est, et c'est ce qui cause problème. Comment montrer des performances à un public qui est complètement profane ?

L'art performance n'a pas encore été adopté par le grand public à Yaoundé. Malgré qu'il existe quelques artistes locaux qui en ont fait leur *daily duty*, cette pratique reste toutefois très embryonnaire et mal connue par le public.



> Snake, Rencontres d'arts visuels de Yaoundé, 2016.



Avant, pour voir des expositions d'art, il fallait se rendre dans un musée ou dans une galerie. Les visiteurs se comptaient alors sur les doigts de la main. Les salles d'exposition ont longtemps été considérées comme un milieu réservé à une certaine élite. L'art était alors classé à tort comme quelque chose de bourgeois, d'inaccessible et d'incompréhensible par le commun des mortels. C'est alors que certains artistes se sont mis à développer une autre dynamique où ce n'est plus le public qui va à la rencontre de l'art, mais l'inverse.

L'art contextuel s'est alors imposé à nous, cet art qui sort des institutions muséales pour aller à la rencontre du regardeur, vers le réel, vers la vie ordinaire. En France, à Marseille, il existe un festival de performance nommé Préavis de désordre urbain. Il en existe un autre à Johannesburg en Afrique du Sud nommé Infecting the City. Ces noms à eux seuls sont évocateurs de ce que peut faire l'art qui va à la rencontre du public.

Dans un livre de Paul Ardenne sur l'art contextuel, il y a un passage qui dit : « Les populations se sentent terrorisées. [...] L'effet provoqué est celui de l'encerclement, le sentiment, celui d'une liberté d'aller et de venir brusquement confisquée¹. » En fait, nous sommes dans une société où chaque chose est organisée et ordonnée. Débarquer d'on ne sait où pour faire irruption dans la vie des gens de façon spontanée est très problématique. Le changement d'atmosphère ou de décor est souvent perçu comme un affront, et l'artiste est la plupart du temps prié de ramasser ses cliques et ses claques, et de foutre le camp. C'est un peu comme l'instinct grégaire chez les animaux sur la notion de territoire. On se méfie du passant, on ne sait pas qui il est ni même ce qu'il fait là, surtout si sa démarche artistique est trop hermétique. Au lieu de séduire, elle devient provocante et peut conduire parfois à la grogne ou à la violence. Paul Ardenne dit aussi : « Une œuvre d'art mobile, c'est l'art mis à la portée de tous, déplacé vers la rue et l'espace public, perturbant le quidam rétif aux questions esthétiques². » Parfois, le gant que l'artiste propose trouve des mains à sa pointure, et l'accueil se fait chaleureux ; mais il peut arriver que les choses tournent



> Jelili Atiku, Rencontres d'arts visuels de Yaoundé, 2016.

mal, soit parce que la démarche est mal aimée, soit parce qu'elle n'est tout simplement pas comprise.

On se souvient qu'en 2014, le festival RAVY avait invité l'artiste espagnol Valentin Torrens qui avait alors choisi de faire sa performance devant une banque, dans cette même avenue Kennedy à Yaoundé. La foule, parce qu'elle ne comprenait pas ce qu'il faisait, s'est mise à le brutaliser et à le violenter au point où la performance s'est achevée en queue de poisson.

Je me demande toujours ce qui se passe dans la tête de quelqu'un qui regarde quelque chose sans en comprendre le sens. À Yaoundé, beaucoup de gens viennent voir les performances de rue par curiosité, mais après ils veulent bien savoir ce qui se passe. Ne leur dites surtout pas que c'est de l'art, ils ne vous croiront pas. Ils se font leur petite idée, et cela jase fort dans la foule et plus tard dans les chaumières : un fou ou un sorcier a fait un cérémonial en plein carrefour. D'aucuns ont vite conclu que le public était sous-développé mais, lorsqu'on baigne dans l'ignorance, on peut facilement prendre des vessies pour des lanternes, et les conséquences peuvent être graves.

En 2015, l'artiste congolaise Julie Djikey fait une performance à Kinshasa où, à moitié nue, elle recouvre tout son corps d'huile moteur et déambule le long des rues. Des gens dans le public la prennent en photo avec leur iPhone et, deux jours plus tard, elle circule dans les médias sociaux avec en intitulé : « Une femme signe un pacte diabolique et devient folle. » Quelle inculture !

En 2014, l'artiste Christian Etongo fait une performance dans une rue au Cameroun, et la population le prend pour un bandit. Le public est prêt à le lyncher pour de vrai ; une dame appelle les gendarmes qui accourent et viennent d'après eux sauver le performeur de la justice populaire. C'est jubilatoire de constater que l'artiste a réussi à entraîner tout un monde dans son jeu, au point où il n'y avait plus aucune limite entre l'art et la vie réelle. On n'a plus en face de soi des spectateurs, mais des participants, sauf que, dans ce jeu, l'artiste aurait pu vraiment se faire tuer par un public déchaîné.

Avant l'arrivée de Jelili Atiku à Yaoundé en juillet 2016, quand nous lui avons demandé par courriel s'il préférerait faire sa performance dans une salle ou dans la rue, il a instantanément répondu « la rue ». Cela ne nous a pas surpris du tout, car nous savions déjà que la rue était son terrain de prédilection. Il compte à son actif les rues de Lagos, de Séoul, de Berlin, de Vancouver, de Londres, de Marrakech, de Chicago, de New York et bien d'autres. Mais les contextes sont complètement différents. Un acte performatif n'est jamais perçu de la même façon selon la zone géographique. Rappelons qu'en 2015 à Lagos, au Nigeria, Jelili a été arrêté par la police et incarcéré pendant une semaine pour avoir fait une performance mal reçue. L'affaire a d'ailleurs provoqué une forte indignation sur le Web, et des mouvements se sont formés pour réclamer sa libération immédiate. Beaucoup de grandes villes africaines, à l'instar de Lagos ou d'Yaoundé, baignent dans une psychosociopolitique constante, au point où tout attroupement sur la place publique est problématique. Tout groupuscule dans les rues est vu comme une conspiration qui menace le pouvoir en place. Les dirigeants qui se sentent coupables et redevables au peuple redoutent d'être à tout moment renversés par une rébellion. D'emblée, notre projet d'organiser des performances dans la rue allait à l'encontre des dispositions gouvernementales.

Jelili Atiku était donc très attendu par les amateurs d'art performance, d'autant plus qu'il était déjà venu à Yaoundé en 2012 pour le même festival et qu'il avait fait une forte impression. Nous étions tous excités à l'idée de faire performer Jelili, mais cette excitation était mêlée à une grande angoisse. Avant et pendant l'événement, il y avait un tic-tac qui trottait dans nos têtes en permanence. Programmer Jelili et Snake sur l'avenue Kennedy était un véritable défi puisque nous ne pouvions prévoir avec certitude l'issue de la situation. Tout pouvait arri-

ver. L'enjeu était énorme. Premièrement, la population pouvait devenir incontrôlable et ingérable. Deuxièmement, la police pouvait débarquer à tout moment et tout arrêter. Mais aussi, l'un des artistes pouvait se lancer dans un zèle exagéré, au point de mettre en danger sa vie ou celle du public. Toutes ces hypothèses étaient à prendre en compte.

Il convient de préciser que l'avenue Kennedy qui avait été choisie comme théâtre des hostilités était en soi un lieu d'effervescence. Cette avenue chargée d'histoire est toujours bondée de monde et comporte un trafic fou. C'est le lieu par excellence du *business*, mais aussi du marché noir. C'est un véritable espace de rencontre pour les jeunes des générations sacrifiées qui, très souvent malgré eux, sont devenus des voyous et des bandits de grand chemin. C'est donc dans ce lieu aux allures de coupe-gorge qu'il fallait tenir le pari : programmer deux artistes, Snake et Jelili, qui, eux aussi, ne sont pas des enfants de chœur ; deux habitués du *show on the street* ; deux artistes dont on connaît la posture radicale, le discours engagé et le courage à toute épreuve. Assurément, nous nous attendions à un cocktail explosif.

Politique de proximité oblige, nous étions décidés à réaliser l'opération, même si cela relevait d'une véritable gageure. Et finalement, nous l'avons fait. Les deux performances ont battu un record d'affluence. Il y avait une foule immense. À certains moments, il était impossible de voir le performeur en action tellement le rideau humain autour de lui était massif et compact. Cet après-midi-là, les deux artistes ont secoué l'avenue Kennedy. Jelili, qui trônait au beau milieu de la chaussée, a causé un embouteillage monstre. Les klaxons des véhicules et les invectives de la population s'entremêlaient dans un brouhaha général. On avait l'impression que le temps s'était arrêté. Au milieu de tout cela, Jelili était zen, impassible, et continuait son *show* comme s'il ne voyait et n'entendait rien du paysage qui se démontait autour de lui. Comme il fallait s'y attendre, la police a débarqué, mais le sang-froid des artistes est resté inébranlable. Ils se comportaient comme les eaux d'un ruisseau dont les rochers tentent inutilement de freiner la progression. Il y avait de tout dans la rue cet après-midi-là. Contre toute attente, Jelili a *customisé* le monument de JFK qui se dressait à l'entrée de l'avenue qui porte son nom. Snake, quant à lui, a allumé un immense cercle de feu et s'est mis à sauter et à danser dedans comme un possédé. À la fin, il s'est fait hisser sur une gigantesque croix, en guise de sacrifice, en plein cœur de l'avenue, dans une atmosphère d'hécatombe caractérisée par un amas de fumée noire et épaisse. Tout le monde était pétrifié. L'émotion était à son comble.

Les deux actes performatifs portés par ces deux artistes ont définitivement laissé sur cette avenue une marque indélébile. Pas par des traces physiques puisqu'il n'en reste rien à ce jour, mais par le souvenir qui habitera dans la mémoire collective. ◀

Photos : Martial Taguena.

Notes

- 1 Paul Ardenne, *Un art contextuel : création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, Flammarion, 2002, p. 169.
- 2 *Ibid.*, p. 154.

Serge Olivier Fokoua est né en 1976 à Douala. Il vit et travaille entre le Cameroun et le Canada. Il a reçu une formation artistique lors des ateliers Renc'Art organisés par l'ambassade d'Espagne à Yaoundé. Il a également participé à des cours de perfectionnement en *management* culturel à Hambourg, en Allemagne. Travaillant principalement autour d'installations et de performances, Serge Olivier Fokoua touche à tout ce qui implique les arts visuels. Il a participé à nombre d'expositions et de projets artistiques au Cameroun, au Nigeria, en Afrique du Sud, au Sénégal, en France, en Allemagne, en Pologne, au Japon, au Canada et en Finlande. Il a obtenu une bourse pour une résidence au Vermont Studio Center, aux États-Unis, en 2013. Membre cofondateur du collectif Les palettes du Kamer, il est depuis 2008 le directeur artistique du festival RAVY (Rencontres d'arts visuels de Yaoundé).